

♦ LE DEVOIR ♦  
**CULTURE**

## Branle-bas de combat autour des télécommunications

*Ottawa entend greffer le secteur au ministère de l'Industrie et de la Science*

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Sept des principaux organismes culturels du Canada sont demandé à la première ministre Kim Campbell de ne pas transférer l'ensemble du secteur des télécommunications au nouveau ministère de l'Industrie et de la Science. Ce secteur regroupe tous les moyens de diffusion de l'information, des satellites aux liaisons radio en passant par les systèmes de cablodiffusion. Pour les signataires de la lettre, ce changement trancherait le lien administratif et politique qui, jusqu'ici, a uni le contenant et le contenu de la culture.

Pour respecter cette union fondamentale et naturelle à leurs yeux, les organismes culturels demandent plutôt à la première ministre d'incorporer le secteur des télécommunications au nouveau ministère du Patrimoine, comme il l'était jusqu'ici à celui des Communications.

Les sept organismes concernés œuvrent dans tous les domaines reliés à la scène, aux ondes et au petit écran. Il s'agit de la Conférence canadienne des arts (CCA), l'Alliance des artistes canadiens du cinéma, de la télévision et de la radio (ACTRA), la Canadian Record Producers Association (CIRPA), la Canadian Recording Industry Association (CRIA), la Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (SOCAN), la Guilde canadienne des réalisateurs et réalisatrices et l'Association canadienne des éditeurs.

«Alors que pointe l'ère des 500 canaux et que les compagnies de téléphone et de télécommunications commencent à explorer la possibilité de livrer des produits culturels au Canada, écrivent les signataires dans un

communiqué qui reprend leurs arguments, il est essentiel que le contenu et le support soient regroupés dans une seule entité administrative. Ce n'est pas le moment de couper les télécommunications de la formation des orientations culturelles touchant à la radiotélédiffusion. Sinon, on risque de compromettre les intérêts économiques et culturels du Canada à une époque aussi cruciale.»

Alexander Crawley, président de l'ACTRA est encore plus catégorique. «L'exercice est dangereux, dit-il de ses bureaux de Toronto. Séparer les télécommunications et la culture, ce serait éventuellement dupliquer les politiques et peut-être même les rendre contradictoires.»

Paul Audley de la Guilde des réalisateurs souligne pour sa part que, jusqu'à tout récemment, des textes officiels du gouvernement demandaient explicitement qu'on lie la culture et les télécommunications dans les politiques. Dans le document *Les Communications au XX<sup>e</sup> siècle*, publié l'an dernier, on invoque d'ailleurs la mémoire du Canadien Marshall McLuhan pour rappeler que le médium et le message sont indissociables.

Pour le regroupement, les inquiétudes suscitées par les récentes réorganisations ne sont pas uniquement théoriques. Les membres citent quelques exemples récents de la convergence contenu-support: il y a quelques mois, les audiences du CRTC se sont fortement animées lorsque les discussions ont porté sur les satellites de diffusion directe capables d'inonder les réseaux canadiens.

Depuis quelques temps, le magazine américain *Sports Illustrated* contourne la réglementation canadienne en produisant un tirage dit «à refonte» (*split run*): le contenu est entièrement américain, mais la publicité elle, est canadienne. Le gouvernement a jugé l'accroc assez important pour créer un groupe de travail chargé d'étudier le dossier.

La compagnie STENTOR s'est récemment associée à l'université Carleton pour mettre à l'essai un système de vidéo sur demande qui pourrait être offert à la population dès l'an prochain.

«Ces exemples montrent bien que les politiques doivent tenir compte du contenu», conclut M. Crawley.

Rappelons que lors de la formation de son cabinet à la fin du mois dernier, Kim Campbell a nommé Monique Landry ministre déléguée du Patrimoine canadien. Ce futur ministère regroupe notamment les Communications.

Mais le secteur des télécommunications a plutôt été rattaché au nouveau ministère de l'Industrie et de la Science, sous la responsabilité Jean Charest.

Le Bureau de la première ministre n'a pas encore répondu à la lettre des sept organismes.

## LA TÉLÉ

CE SOIR

### NATIONAL GEOGRAPHIC SPECIAL

Portrait de quatre familles de pionniers qui vivent en Alaska. L'isolement et la rigueur du climat amélioreront-ils les rapports humains?

PBS, 20h

### L'HOMME À L'IMPERMÉABLE

Bernard Blier et Fernand réunis pour une comédie policière de 1957 dans laquelle ils tentent d'innocenter un clarinettiste soupçonné de meurtre.

TV5, 21h

### RIDEAU

Qui de Matisse ou de Picasso a-t-il été le plus influencé par l'art africain? D'une manière générale, quelle est l'apport de cet art sur les créateurs parisiens?

Radio-Québec, 22h

### LE GRAND CHEMIN

Comédie de 1986 dans laquelle Anémone et Richard Bohringer accueillent dans leur ferme, pendant la Deuxième guerre, leur jeune neveu victime des privations de la capitale.

TQS, minuit

### BAGDAD CAFÉ

Doux portrait d'une grosse Bavaroise perdue dans un désert américain qui transforme tout sur son chemin.

CTV, minuit

Pascale Pontoreau



RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
À QUÉBEC

**S**i ce n'est de la flotte de lundi, qui a tout de même fait relâche le temps des concerts du soir, et de la relative froideur de l'accueil réservé à Vanessa Paradis, la première moitié du 26<sup>e</sup> Festival d'été international de Québec aurait été la perfection même. Mais la perfection n'est pas de ce monde, il faut donc se contenter de s'en approcher.

On n'a d'ailleurs pas grand-chose à reprocher à Mère nature, cette année. Le premier week-end du Festival a été tout beau, et mis à part quelques risques d'averses pour jeudi, le second week-end s'annonce tout aussi bien. Même Michel Rivard, qui se plaignait autrefois d'attirer le mauvais temps à tous ses passages estivaux à Québec, a eu droit à un temps parfait pour son concert en tandem avec Daniel Bélanger, dimanche soir. Les 40 000 personnes assemblées pour l'occasion n'auraient pu souhaiter mieux, que ce soit en terme de température ou de spectacle.

Il y avait à peu près autant de monde au même endroit lors du spectacle de Vanessa Paradis, le jeudi 8. Au début du spectacle. Car contrairement au dimanche soir, bien des gens attirés par le superlatif battage médiatique — affaire de journalistes masculins séduits par un inimitable minois, me semble-t-il — ont rapidement filé à l'anglaise pour remonter vers le Pigeonnier et un Johnny Clegg qui faisait, lui, bien swinguer une foule compacte et enjouée.

Paradis aurait pu, en fait, arrêter son spectacle pour prendre quelques leçons de Clegg et sa troupe. Bien sûr, elle bouge bien, est très professionnelle et sait s'entourer de musiciens solides et fort compétents. Mais ça ne suffit visiblement pas toujours. Surtout quand on fait des erreurs de *pacing*, comme passer des *Cactus*, de Jacques Dutronc, à une ballade, et du coup laisser tomber le public au moment où il commence à bouger un peu. «Vous pouvez vous

lever, vous allez attraper froid», lançait la chanteuse à la foule, qui ne bougea pas d'un poil. Une fois la curiosité passée, il ne restait plus qu'un tout petit bout de femme, perdu dans les effets spéciaux.

Mais voilà bien la seule déception du Festival à ce jour. Vendredi soir, les B.B. n'ont pas déçu leur public et Khaled a fait «raïer» son public du Pigeonnier, assez fort pour qu'on entende distinctement les percussions jusqu'au-delà de la rue Cartier. SamEDI soir et encore lundi soir, le mélange innovant des Voix Bulgares et de Ray Lema a visiblement enthousiasmé, comme en témoignait l'intensité du concours de chanson à répondre organisé par un Lema bien habitué au Festival d'été.

La série *Vol de Nuit* a connu un superbe décollage, pour sa part, avec des prestations endiablées de Arthur H et du Bachibouzouk band. Inimitable, enjoué, réussissant à transformer sa drôle de tête en un look d'enfer, entouré de musiciens

de haut calibre, le roi Arthur a séduit tous les soirs. Même dimanche, sous une chaleur torride qui l'amena à donner son dernier rappel, la magnifique pièce *Cool Jazz*, tout éclairage éteint, le band donnait toute la gomme devant des amateurs enthousiastes, dont les applaudissements ne se terminaient plus. On se souviendra longtemps de la folie du Général de Gaulle dans la cinquième dimension, ou de l'excellent contrebassiste Brad Scott chantant *C'est extra*, de Léo Ferré, avec un petit air du King.

Pour ce qui est des arts de la rue, tout semble là aussi se dérouler fort bien. Seule ombre au tableau, les artistes se faisant plus nombreux pour un même nombre de sites et à peu près le même public, les chapeaux ne reviennent pas aussi garnis qu'à l'acoutumée. Surtout que le public ne sait pas toujours que c'est avant tout de là que ces artistes tirent leurs revenus pour le Festival. A vot' bon cœur, m'sieurs-dames...

Lancement du livre *Le Château Frontenac* dans le cadre du centenaire du célèbre hôtel

## Cent ans de vie de château

SERGE LAPLANTE

**Q**uébec — Le Château Frontenac, l'hôtel le plus photographié du monde, dit-on, et dont la silhouette élégante est devenue au fil des ans la signature visuelle de la ville de Québec, célèbre, en 1993, son centenaire. Les fêtes du centenaire mettront, toute l'année, et comme toujours, le Château au cœur de la vie culturelle de Québec. Le public est invité à participer à différents événements: journées portes ouvertes, visites guidées, concerts, soupers gastronomiques, etc. Dans une salle du grand hall, une exposition des trésors et *memorabilia* retrace l'histoire «des cent premières années». Dans le cadre des fêtes, les Éditions Continuité, qui publient le beau magazine du même nom, lancent *Le Château Frontenac*, une histoire architecturale et un rappel des événements mondiaux qui marquèrent la vie du célèbre hôtel de Québec.

France Gagnon Pratte, en plus de rédiger la première partie, a dirigé l'ouvrage. Historienne de l'art, spécialisée en histoire de l'architecture, elle est également présidente du Conseil des Monuments et Sites du Québec. On lui doit un ouvrage important sur les villes du XIX<sup>e</sup> siècle et un autre sur les maisons de campagne des Montréalais signées par les architectes Edward et William S. Maxwell au début du siècle.

C'est d'ailleurs en dépouillant les fonds d'archives des frères Maxwell, en 1982, que lui serait venue l'idée de réaliser un livre sur le Château Frontenac.

Trop courte, son étude de l'histoire architecturale du bâtiment est de loin la partie la plus intéressante de l'ouvrage. On sent immédiatement l'historienne de métier, qui va à l'essentiel, décrivant avec justesse et éco-

nomie la construction, l'ornementation, la décoration du bâtiment. Elle s'est d'abord intéressée à l'histoire du site, d'une beauté remarquable, depuis les châteaux Saint-Louis et Haldimand jusqu'à l'érection de l'hôtel actuel, à l'initiative des barons de la finance canadienne. Elle met en lumière le travail des architectes, faisant découvrir l'œuvre des hommes qui ont construit, puis, depuis son ouverture le 20 décembre 1893, successivement façonné l'hôtel, un travail toujours exécuté dans le respect de la vision de son premier architecte, l'Américain Bruce Price.

Le journaliste Eric Etter, qui signe l'autre volet, a porté son attention sur la vie au Château. Par la beauté de son architecture et le charme de son décor, le grand hôtel devint immédiatement un des hauts lieux de la vie mondaine de Québec. Au fil des années, nombre de célébrités ont séjourné au Château. Il fut également le lieu de rencontres stratégiques, la plus marquante étant la conférence tripartite de Québec en 1943, qui devait sceller l'issue de la Guerre. Enfin, l'hospitalité réputée du Château est le fruit d'un personnel d'une remarquable fidélité.

M. Etter nous raconte en détail tous ces événements, s'enlisant malheureusement dans une profusion de détails inutiles. On ne nous épargne aucun des illustres visiteurs, aucune fête, aucune cérémonie, allant même, dans cette manie des nomenclatures, jusqu'à donner le nom des chiens de l'attelage du Château, en 1922, (Mountie, Jeff, Hooch, Smarty, Buster, Wabska, Husky, Fang et Smoke)! Tout cela donne à l'ensemble un ton d'album corporatif, ou pire de long dépliant publicitaire, un peu fastidieux.

Le Château Frontenac, l'ornementation, la décoration du bâtiment. Elle s'est d'abord intéressée à l'histoire du site, d'une beauté remarquable, depuis les châteaux Saint-Louis et Haldimand jusqu'à l'érection de l'hôtel actuel, à l'initiative des barons de la finance canadienne. Elle met en lumière le travail des architectes, faisant découvrir l'œuvre des hommes qui ont construit, puis, depuis son ouverture le 20 décembre 1893, successivement façonné l'hôtel, un travail toujours exécuté dans le respect de la vision de son premier architecte, l'Américain Bruce Price.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

L'ouvrage n'est pourtant pas sans intérêt. Le livre est magnifiquement illustré de photos d'époque et contemporaines. Les Éditions Continuité ont pris l'initiative de faire, avec la collaboration financière du Château Frontenac, un beau livre qu'on regarde avec plaisir pour mieux connaître et aimer le Château. C'est un vaste album de famille, un hommage à ses bâtisseurs et à ses artisans. Tiré à 6000 exemplaires, dont 3000 en anglais, il est disponible en librairie au coût de 24,95 \$.

Le Château Frontenac, l'ornementation, la décoration du bâtiment. Elle s'est d'abord intéressée à l'histoire du site, d'une beauté remarquable, depuis les châteaux Saint-Louis et Haldimand jusqu'à l'érection de l'hôtel actuel, à l'initiative des barons de la finance canadienne. Elle met en lumière le travail des architectes, faisant découvrir l'œuvre des hommes qui ont construit, puis, depuis son ouverture le 20 décembre 1893, successivement façonné l'hôtel, un travail toujours exécuté dans le respect de la vision de son premier architecte, l'Américain Bruce Price.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérité plus de place: sur le rôle joué par le Château dans le développement et la promotion des sports d'hiver et de l'image de Québec, comme «capitale de la neige», il y aurait eu un chapitre à écrire; on n'apprend rien, malheureusement, des résidents permanents, de ces gens qui, depuis toujours, fréquentent le Château leur demeure.

On cherche en vain, sauf pour la première partie, un effort de synthèse historique. Mais ce n'était apparemment pas le but de l'exercice. Il s'agissait plutôt de raconter en détail la petite histoire du Château. Or des volets auraient mérit